

Jacques Lacan

Télévision. Seuil, 1974, 72 p.

Rééd. in *Autres écrits*. Seuil, 2001, p. 509-545

Les deux premières pages (509-510)
et les deux dernières (544-545)

Télévision

Celui qui m'interroge
sait aussi me lire. — J.L. ¹

— Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel.

J'avouerai donc avoir tenté de répondre à la présente comédie et que c'était bon pour le panier.

Raté donc, mais par là même réussi au regard d'une erreur, ou pour mieux dire : d'un errement.

Celui-ci sans trop d'importance, d'être d'occasion. Mais d'abord, lequel ?

L'errement consiste en cette idée de parler pour que des idiots me comprennent.

Idée qui me touche si peu naturellement qu'elle n'a pu que m'être suggérée. Par l'amitié. Danger.

Car il n'y a pas de différence entre la télévision et le public devant lequel je parle depuis longtemps, ce qu'on appelle mon séminaire. Un regard dans les deux cas : à qui je ne m'adresse

510

dans les deux cas : à qui je ne m'adresse dans aucun, mais au nom de quoi je parle.

Qu'on ne croie pas pour autant que j'y parle à la cantonade. Je parle à ceux qui s'y connaissent, aux non-idiots, à des analystes supposés.

L'expérience prouve, même à s'en tenir à l'attroupement, prouve que ce que je dis intéresse bien plus de gens que ceux qu'avec quelque raison je suppose analystes. Pourquoi dès lors parlerais-je d'un autre ton ici qu'à mon séminaire ?

Outre qu'il n'est pas invraisemblable que j'y suppose aussi des analystes à m'entendre.

J'irais plus loin : je n'attends rien de plus des analystes supposés, que d'être cet objet grâce à quoi ce que j'enseigne n'est pas une auto-analyse. Sans doute sur ce point n'y a-t-il que d'eux, de ceux qui m'écoutent, que je serai entendu. Mais même à ne rien entendre, un analyste tient ce rôle que je viens de formuler, et la télévision le tient dès lors aussi bien que lui.

J'ajoute que ces analystes qui ne le sont que d'être objet — objet de l'analysant —, il arrive que je m'adresse à eux, non que je leur parle, mais que je parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler. Qui sait ? Ça peut avoir des effets de suggestion.

Le croira-t-on ? Il y a un cas où la suggestion ne peut rien : celui où l'analyste tient son défaut de l'autre, de celui qui l'a mené jusqu'à la « passe » comme je dis, celle de se poser en analyste.

Heureux les cas où passe fictive pour formation inachevée : ils laissent de l'espoir.

¹ Le texte était précédé d'un avertissement : « 1. "Une émission sur Jacques Lacan", souhaitait le Service de la recherche de l'ORTF. Seul fut émis le texte ici publié. Diffusion en deux parties sous le titre *Psychanalyse*, annoncée pour la fin Janvier. Réalisateur : Benoît Jacquot. 2. J'ai demandé à celui qui vous répondait de cribler ce que j'entendais de ce qu'il me disait. Le fin est recueilli dans la marge, en guise de *manuductio*. — J.-A. Miller, Noël 1973 » (2000).

— *Titillez donc voir la vérité que Boileau versifie comme suit : « Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement. » Votre style, etc.*

_ Du tac au tac je vous réponds. Il suffit de dix ans pour que ce que j'écris devienne clair pour tous, j'ai vu ça pour ma thèse où pourtant mon style n'était pas encore cristallin. C'est donc un fait d'expérience. Néanmoins je ne vous renvoie pas aux calendes.

Je rétablis que ce qui s'énonce bien, l'on le conçoit clairement — clairement veut dire que ça fait son chemin. C'en est même désespérant, cette promesse de succès pour la rigueur d'une éthique, de succès de vente tout au moins.

Ça nous ferait sentir le prix de la névrose par quoi se maintient ce que Freud nous rappelle : que ce n'est pas le mal, mais le bien, qui engendre la culpabilité.

Impossible de se retrouver là-dedans sans un soupçon au moins de ce que veut dire la castration. Et ceci nous éclaire sur l'histoire que Boileau là-dessus laissait courir, « clairement » pour qu'on s'y trompe, à savoir qu'on y croie.

Le médit installé dans son ocre réputé : « Il n'est pas de degré du médi-ocre au pire », voilà ce que j'ai peine à attribuer à l'auteur du vers qui humorise si bien ce mot.

Tout cela est facile, mais ça va mieux à ce qui se révèle, d'entendre ce que je rectifie à pieds de plomb, pour ce que ça est : un mot d'esprit à qui personne ne voit que du feu.

Ne savons-nous que le mot d'esprit est lapsus calculé, celui qui gagne à la main l'inconscient ? Ça se lit dans Freud sur le mot d'esprit.

Et si l'inconscient ne pense, ne calcule, etc., c'est d'autant plus pensable.

On le surprendra à réentendre, si on le peut, ce que je me suis amusé à moduler dans mon exemple de ce qui peut se savoir, et mieux : moins de jouer du bonheur de la langue que d'en suivre la monte dans le langage...

Il a fallu même un coup de pouce pour que je m'en aperçoive, et c'est là où se démontre le fin du site de l'interprétation.

Devant le gant retourné supposer que la main savait ce qu'elle faisait, n'est-ce pas le rendre, le gant, justement à quelqu'un que supportaient La Fontaine et Racine ?

L'interprétation doit être prête pour satisfaire à l'entreprêt.

De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire.

[N.B. : L'orthographe a été soigneusement revue de façon à reproduire exactement ce qu'a écrit Lacan. Par exemple, il écrit bien « médi-ocre » avec un trait d'union, « bonheur » en deux mots et « la langue » en un].